

n° 1

A bicyclette

Elle était déjà partie, pédalant comme un diable. Je me donnais beaucoup de mal pour rester à sa hauteur.

Tout en avançant, concentrés sur la conduite des bicyclettes, nous revivions les années passées ; revoyant notre école, assis sur les bancs, écrivant les textes dictés par la maîtresse, hésitant sur l'orthographe de tel mot, évoquant les soirées merveilleuses passées à écouter notre tante adorée.

Nombre de mots : 64

n° 2

LE MINOTAURE

Monstre mi-homme mi-taureau, le minotaure vivait dans le labyrinthe : un immense édifice aux couloirs enchevêtrés d'où il était impossible de sortir. La personne qui vainquit ce monstre s'appelait Thésée. Il réussit à le tuer et à retrouver son chemin grâce à un fil qu'il avait déroulé dans les couloirs par lesquels il était passé.

Nombre de mots : 69

Désespoir

Cette nuit là, l'ouragan avait dispersé les pierres du foyer et le feu s'était éteint. La situation, sur cette île perdue du Pacifique, était devenue intenable. Le pauvre marin en était anéanti. Le jeune Marc, qui n'avait pu empêcher l'accident de se produire, s'était mis à pleurer.

Sa mère lui avait ouvert les bras et ne l'avait pas grondé. Pourtant elle était désespérée. Le vent avait détruit toutes leurs cultures. Quant à leur bateau, ce n'était plus qu'un amas de planches échouées sur la plage.

Une fleur

Dans une fleur, chaque étamine libère des milliers de grains de pollen. Ces grains peuvent être transportés par le vent, les insectes. Quand ils tombent sur le pistil de fleurs de la même espèce, ils assurent la fécondation de l'ovule qui est dans le pistil.

Un seul grain de pollen assure la fécondation d'un ovule. Une fois fécondé, l'ovule peut se transformer en graine et le pistil de la fleur devient un fruit.

Il sera ensuite mangé par des animaux qui sèmeront ses graines dans leurs excréments. Et de nouvelles plantes pourront naître.

MÉDUSE

Méduse était l'une des trois Gorgones. Dans les temps anciens, elles étaient trois jolies jeunes filles tellement belles que la déesse Athéna, jalouse, les transforma en horribles créatures ornées d'ailes, coiffées de serpents et avec des mains de bronze. Ces créatures avaient le pouvoir de changer en pierre la personne qui croisait leur regard.

Persée, armé d'une serpe et muni d'un bouclier et d'un miroir, arriva à tuer Méduse. Afin d'éviter de la regarder en face, il utilisa son miroir, avança à reculons et trancha le cou de Méduse avec sa serpe.

n° 6

Le cochon

À la ferme, le cochon est élevé dans un enclos.

Il aime fouiller le sol avec le bout de son museau : le groin.

Quand vient l'heure de la tétée, la truie appelle ses petits.

Les porcelets se bousculent.

Chacun suce une tétine, toujours la même.

Les plus malins ont choisi les premières qui donnent plus de lait.

En Nouvelle-Guinée, plus une famille a de cochons, plus elle est riche. Dans ce pays, le cochon est l'animal favori.

La mère de famille s'en occupe comme d'un bébé. Le cochon vit dans la maison. Il mange de bons repas. Les enfants le promènent à la laisse. Les femmes le portent sur leur dos.

Nombre de mots : 114

La Peste

L'odeur des algues leur annonça la mer. Ils l'entendirent. Elle leur parut épaisse comme du velours, souple et lisse comme une bête. Ils se déshabillèrent. Rieux plongea le premier. Froides d'abord, les eaux lui parurent tièdes, de la tiédeur des mers d'automne qui reprennent à la terre la chaleur emmagasinée pendant de longs mois. Il nageait régulièrement. Le battement de ses pieds laissait derrière lui un bouillonnement d'écume ; l'eau fuyait le long de ses bras pour se coller à ses jambes. Un lourd clapotement lui apprit que Tarron avait plongé. Rieux se mit sur le dos et se tint immobile, face au ciel renversé, plein de lune et d'étoiles. Il respira longuement.

Albert Camus

Nombre de mots : 115

LE CYCLOPE

Les cyclopes étaient des géants qui n'avaient qu'un œil au milieu ! du front. Un jour, Ulysse réalisa l'exploit d'en vaincre un. Arrivé dans la grotte du cyclope, Ulysse lui donna à boire beaucoup de vin. Le cyclope lui demanda comment il s'appelait. Ulysse répondit : « Je m'appelle Personne. » Ayant beaucoup bu, le monstre s'endormit et Ulysse en profita pour lui crever l'œil avec un long pieu de bois. Le cyclope appela alors ses compagnons à son secours. Arrivés à l'entrée de la grotte, ils demandèrent : « Qui te veut du mal ? » Comme le cyclope répondit : « C'est Personne ! », ils s'en allèrent sans le secourir.

Le château de ma mère

Paul avait inventé un nouveau jeu dont les règles étaient simples... Il pinçait fortement la fesse dodue de sa petite sœur, qui poussait aussitôt des cris perçants. Alors, Paul courait éperdu vers la maison :

« Ma-man ! Viens vite ! Une guêpe l'a piquée ! »

Maman accourut deux fois avec du coton et de l'ammoniaque, et chercha à extraire, entre deux ongles, un aiguillon qui n'existait pas, ce qui redoubla les hurlements de la petite sœur, pour la plus grande joie de Paul.

Mais il commit la grande erreur de renouveler une fois de trop sa plaisanterie fraternelle. Ma mère, qui avait conçu des doutes, le prit sur le fait.

Marcel Pagnol

Le hollandais sans peine

Au mois d'août, nous sommes donc partis vers l'Allemagne pour apprendre l'allemand, nos précieux cahiers de vacances glissés dans nos bagages entre la bouée et le maillot de bain. Nos ennuis commencèrent à la douane. Le douanier allemand se mit à nous parler tout en dessinant dans l'air des petits carrés. Nous ne comprenions rien. Papa ouvrit le coffre, les valises, sa sacoche ; il allait même vider ses poches quand je lui dis :
Je crois qu'il veut voir nos cartes d'identité.

C'est exact. Papa prit son air des grands jours et nous expliqua :

L'allemand est une langue très difficile. Très belle mais très difficile.

Les choses s'aggravèrent une fois au camping.

Marie-Aude Murail

Nombre de mots : 120

Les secrets véritables

Le soleil passe la tête par la lucarne. C'est l'heure de la sieste. Tout le monde dort comme mémé Thérèse, avec un chapeau de paille posé sur la figure. On n'entend plus qu'un seul bruit de temps en temps: le bruit d'une page qu'on tourne.

Qui c'est qui a le numéro 233 ? demande soudain Vincent, en rejetant son journal de *Tintin*.

Moi, j'ai le 1 avec un 9 et un autre 9, répond ma sœur.

Ça fait 199, idiote, dis-je à Jessica, moi, j'ai le 200.

Nous n'avons plus le courage de jouer dehors, ni même de nous asperger avec le tuyau d'arrosage. Alors, nous relisons tous les journaux de *Tintin*. Ils étaient à maman quand elle était petite fille.

Marie-Aude Murail

n° 12

La grenouille amoureuse

Le prince Liang vivait dans un petit royaume, au nord de la Chine. Il était toujours gai et fredonnait du matin au soir. On disait de lui qu'il chantait mieux qu'un rossignol. Un matin, un messenger vint lui annoncer une grande nouvelle :

Le roi Han veut marier sa fille. Tous les princes sont invités à se présenter devant la princesse Zhou !

Sans plus attendre, Liang rassembla ses affaires et partit en chantant vers le palais du roi Han... En chemin, Liang vit un lac. Comme il avait faim, il se mit à pêcher. Soudain, un terrible dragon surgit devant lui :

Tu oses pêcher dans mon lac, malheureux ! Tu vas le regretter !
Et d'un souffle, le dragon changea Liang en grenouille.

Didier Dufresne

Nombre de mots : 130

Petit Gaston

Cette nuit, cinq hérissons sont arrivés dans le jardin. Le père, la mère et leurs trois fils. Ils se dirigent droit vers les salades, qu'ils adorent. Surtout Petit Gaston, le plus gourmand.

« Petit Gaston est si vorace, dit maman, qu'un jour il mangera les étoiles ! »

Aussitôt Petit Gaston lève le nez. Les étoiles sont sûrement meilleures que les salades. Il n'y a qu'un problème : les attraper ! Comment faire ? Petit Gaston trouve une échelle appuyée au cerisier. Il ne lui reste qu'à monter. Pourtant, se hisser de barreau en barreau, quel effort pour un hérisson ! Il s'entête, il se fatigue, il est décidé à atteindre son but. Hélas ! Lorsqu'il arrive enfin au sommet, il est bien déçu, car le ciel est encore très loin. Impossible de le toucher.

Milan Presse, Régine Pascale, Wakou n°32, nov.1991

Le loup

Le poids, la taille et la couleur du pelage du loup varient en fonction de la région du monde où il vit. Sa belle dentition (42 dents) en a fait depuis longtemps un animal très redouté. Il se déplace rapidement (50 km/h) et parcourt de longs trajets en une seule journée.

Le loup se terre dans des tanières, à l'abri du regard des hommes : ravins, grottes, ou même terriers.

Selon son territoire de chasse, il se nourrit différemment. Carnivore, il préfère les chevreuils, les daims... mais ne dédaigne pas les lapins, les oiseaux et même, à l'occasion, les végétaux. Nageur et bon pêcheur, il ne résiste pas à quelques poissons.

Le loup vit en couple. Il choisit généralement une femelle pour la vie entière. La louve donne naissance à une portée de 5 ou 6 louveteaux.

Le crocodile

Comme chez les autres reptiles, la température de son corps change. Elle monte s'il fait chaud et descend s'il fait plus frais. Pour garder la même température, le crocodile passe la nuit dans la rivière encore tiède : le soleil l'a chauffée toute la journée. Mais, au petit matin, l'eau s'est rafraîchie ; il s'allonge au soleil.

Le crocodile est un reptile comme le serpent, le caméléon, le lézard ou la tortue.

Pour se déplacer, il rampe ou se traîne sur le ventre.

Sa peau est dure comme une cuirasse mais elle est mobile et peut onduler.

Il peut rester deux ou trois mois sans manger s'il ne trouve pas de proie.

Il a de drôles de brosses à dents ! Ce sont des oiseaux : les pluviers. Ils picorent la nourriture qui se loge entre ses dents.

Boucle d'or et les trois ours

La soupe des trois ours était beaucoup trop chaude... Alors, ils étaient partis se promener dans la forêt.

Boucle d'Or, qui passait par là et qui était une petite fille très curieuse, entra dans leur maison. Elle avala toute la soupe du bébé ourson, elle cassa sa petite chaise en se balançant dessus et, pour finir, elle se coucha dans son lit et s'endormit.

Quelle surprise pour le bébé ourson ! Plus de soupe ! Plus de chaise ! Il se mit à pleurer. Mais quand il vit la petite fille si mignonne dans son lit, il ne se fâcha pas. Il aurait même voulu jouer avec elle.

Lorsque Boucle d'Or se réveilla et qu'elle vit les trois ours, elle eut si peur qu'elle sauta hop ! hop ! hop ! par la fenêtre.

Allergie

Monsieur Georges a une maladie très embêtante : les petits garçons lui donnent des boutons et les petites filles lui causent des rhumes. Il est allergique aux enfants.

A cause de son allergie, monsieur Georges choisit soigneusement ses amis. Il préfère les célibataires un peu bougons qui n'ont pas la sotte idée de se marier et d'avoir des enfants.

De temps en temps, hélas ! un de ses amis célibataires finit par épouser une dame. Monsieur Georges, pendant plusieurs soirées, explique aux jeunes mariés tous les ennuis qui vous tombent sur la tête dès que vous avez des enfants: ils ont tout le temps la rougeole. Ils ont la fièvre chaque fois qu'on souhaite aller au cinéma. Ils trouvent leur pantalon uniquement quand il est neuf. Et le jour de leur anniversaire, ils s'empiffrent tellement qu'ils sont malades la nuit suivante.

D'après Marie-Aude Murail

VOYAGE AVEC LES MOTS

Pour mon anniversaire, mes parents m'ont offert d'aller voir mon amie préférée, Fatima, au Maroc. Son père est toubib et sa mère travaille dans un magasin. Pour les repas, je mangeais du couscous, des tajines, des oranges, des abricots et des cornes de gazelle. J'ai visité une mosquée où les gens vont prier, une noria pour conduire l'eau dans les champs. Le soir, nous faisons la nouba. Au souk, j'ai acheté des souvenirs : de la maroquinerie, des tapis, une guitoune pour camper, un collier en lapis-lazulis et du henné. Quel barda à porter! Mon voyage s'est terminé par un petit tour en felouque. Je voyais au loin les récifs. Je suis retournée à l'aéroport sur le dos d'un méhari. Ce n'est pas une voiture mais une sorte de dromadaire. Ce voyage m'a plu. C'est mon cadeau préféré.

Nombre de mots : 142

LE BOUC

Son odeur le précède. On ne le voit pas encore qu'elle est arrivée. Il s'avance en tête du troupeau et les brebis le suivent, pêle-mêle, dans un nuage de poussière. Il a des poils longs et secs qu'une raie partage sur le dos.

Il est moins fier de sa barbe que de sa taille, parce que la chèvre aussi porte une barbe sous le menton. Quand il passe, les uns se bouchent le nez, les autres aiment ce goût-là. Il ne regarde ni à droite, ni à gauche, il marche raide, les oreilles pointues et la queue courte. Si les hommes l'ont chargé de leurs péchés, il n'en sait rien, et il laisse, sérieux, tomber un chapelet de crottes. Alexandre est son nom, connu même des chiens. La journée finie, le soleil disparu, il rentre au village avec les moissonneurs, et ses cornes, fléchissant de vieillesse, prennent peu à peu la courbe des faucilles.

Jules RENARD, Histoires naturelles

Nombre de mots : 156

Yacoub

Il était une fois un homme nommé Yacoub. Il vivait pauvrement mais sans souci, heureux de rien, libre comme un saltimbanque, et rêvant sans cesse plus haut que son front. En vérité, il était amoureux du monde. Or, le monde alentour lui paraissait morne, brutal, sec de cœur, sombre d'âme. Il en souffrait.

« Comment, se disait-il, faire en sorte qu'il soit meilleur ? Comment amener à la bonté ces tristes vivants qui vont et viennent sans un regard pour leurs semblables ? » Il ruminait ces questions par les rues de Prague. sa ville, errant et saluant les gens qui ne lui répondaient pas.

Or. un matin, comme il traversait une place ensoleillée, une idée lui vint : « Et si je leur racontais des histoires ? pensa-t-il. Ainsi, moi qui connais la saveur de l'amour et de la beauté, je les amènerais assurément au bonheur. »

Il se hissa sur un banc et se mit à parler.

L'histoire de grand-père

Grand-père raconte l'histoire de sa vie à son petit-fils qui l'écoute attentivement. Il lui parle de son propre père au moment où la Première Guerre mondiale éclate...

Père n'était qu'un garçon de ferme quand la guerre a éclaté ; il avait tout juste quatorze ans. Comme moi, il n'avait pas été longtemps à l'école. Il n'avait pas beaucoup de considération pour les études et ce genre de choses. Il disait qu'on pouvait apprendre ce qu'il fallait savoir en ouvrant ses yeux et ses oreilles. Le meilleur moyen d'apprendre, disait-il, est de faire les choses. Je reconnais que là, il n'avait pas tort. Enfin, je dis ça en passant. Il avait donc ce jeune poulain qu'il avait habitué au licou, habitué à être monté, habitué à labourer. Joey, il l'appelait. C'était un cheval bai, avec une étoile blanche sur le front, et on aurait dit qu'il avait quatre chaussettes blanches. Il était devenu le meilleur ami de mon père. [...]

Un effrayant carnaval

On ne le regardait presque jamais.

Sur la place de Rezé, le monument aux morts était sans vie.

Ce soir-là, on ne le voyait carrément plus lorsque dans le brouillard, ils sont un à un apparus, se détachant lentement de sa masse de pierre.

Ni gens ni fantômes. Juste des apparences en manteaux bleu horizon dans leurs pantalons rouge sang d'août 1914.

À l'heure où toute la ville essaie de ne penser qu'à bien dormir, des dizaines de soldats quittaient leur monument pour un effrayant carnaval militaire.

De l'un était partie la moitié du visage.

À l'autre, manquaient une main, un œil.

Des jambes presque emportées. Et cette boue séchée en plaques et toute cette poussière autour des molletières.

Des pieds nus rétrécis par la terreur, orphelins de leurs godilots. Et tous ces fusils, certains tordus, d'autres fondus dans des mains qui s'agrippaient encore.

Il y avait là deux cent quatre-vingt-huit soldats, debout comme ils étaient morts, regroupés en rangs brouillons.

Taoura et Akaruio

Akaruio s'arrêta pour souffler et s'appuya sur un rocher. De là-haut, il voyait le plateau, les arbustes rabougris, les pauvres plantations, les maisons misérables de ceux qu'il avait aimés et qui allaient bientôt partir.

Imbéciles ! grogna-t-il. Taoura leur a tourné la tête et ils le suivront comme des chiens, jeunes et vieux, avec leurs cervelles aussi petites que des fourmis.

Taoura était plus jeune que lui, il l'avait vu téter sa mère alors qu'il abattait déjà les arbres dans la forêt. Taoura était parti à l'aventure, pendant de nombreuses années, comme beaucoup d'autres jeunes Indiens du plateau qui croient qu'en bas tout sera merveilleux. Mais lui, Taoura, était revenu, fringant, bien habillé, la mine réjouie, faisant sonner ses pesos dans sa poche.

Il avait raconté à ceux du plateau sa vie en bas, il avait décrit les belles filles, les hommes bien vêtus, les nourritures succulentes, les alcools, les maisons avec leurs vérandas, leurs patios, leurs meubles, leurs lits si doux où il faisait si bon dormir et rêver.

Maître chat

Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre, et ce qu'il savait faire, demanda à M Parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence.

L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, et le fît reposer.

« Qn m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux, que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant.

- Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. »

Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes qui ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

CANARDS

C'est la cane qui va la première, boitant des deux pattes, barboter au trou qu'elle connaît. Le canard la suit. Les pointes de ses ailes croisées sur le dos, il boite aussi des deux pattes. Et cane et canard marchent taciturnes comme à un rendez-vous d'affaires. La cane d'abord se laisse glisser dans l'eau boueuse où flottent des plumes, des fientes, une feuille de vigne, et de la paille. Elle a presque disparu. Elle attend, elle est prête. Et le canard entre à son tour. Il noie ses riches couleurs. On ne voit que sa tête verte et l'accroche-coeur de derrière. Tous deux se trouvent bien là. L'eau chauffe. Jamais on ne la vide et elle ne se renouvelle que les jours d'orage. Le canard, de son bec aplati, mordille et serre la nuque de la cane. Un instant il s'agite et l'eau est si épaisse qu'elle en frissonne à peine. Et vite calmée, plate, elle réfléchit, en noir, un coin de ciel pur. La cane et le canard ne bougent plus. Le soleil les cuit et les endort. On passerait près d'eux sans les remarquer. Ils ne se dénoncent que par les rares bulles d'air qui viennent crever sur l'eau croupie.

Jules RENARD, Histoires naturelles

Rêves de vélo

J'ai longtemps rêvé de posséder une bicyclette... Toutes les nuits, c'était le même rêve : on m'avait enfin acheté le vélo. Et le vélo était là dans ma chambre, devant mon lit, soigneusement appuyé. Je le voyais sous la fenêtre, ne touchant la cloison que par la selle et une des poignées du guidon. Il était là. C'était tellement précis que je me disais : "Cette fois-ci, c'est vrai, tu ne rêves pas". J'allumais. Le vélo n'était pas là. J'ai fait ce rêve régulièrement deux ou trois ans. Et puis mon père m'en a acheté un, un vélo flambant neuf, qui sentait bon l'huile fine. Je l'ai monté dans ma chambre, et je l'ai mis sous ma fenêtre en face de mon lit. À partir de ce moment-là, je me suis mis à rêver que je n'avais pas le vélo dans ma chambre. Toutes les nuits, je me disais : "Ce n'est pas vrai, tu continues le rêve. Ton vélo n'est pas là". Et j'allumais pour vérifier que le vélo était bien là. Il est même arrivé que je me lève pour aller le toucher, pour faire tourner le pédalier et je me rendormais souriant, l'oreille comblée par le cliquetis doux de la chaîne.

Jean-Pierre Chabrol 1925-2001

Nombre de mots : 210

Accident évité

Ce matin-là, Pascal traversa le jardin comme une flèche et, y laissant son chien Rocky, il sortit sur le trottoir. Ses parents lui permettaient de regarder le trafic des voitures.

Il avança jusqu'au bord du trottoir pour mieux voir... Un peu plus loin, un autre garçon regardait d'un œil intéressé. Soudain Rocky aperçut un chat blanc de l'autre côté de l'avenue. Rocky devenait féroce dès qu'il voyait son ennemi, le chat. Cette fois encore, à la vue de l'animal qui osait se promener sur le trottoir d'en face, il éprouva une fureur si vive qu'il poussa la grille à l'aide de son long nez et s'élança.

A cet instant, arrivait un gros camion de déménagement. Pascal hurla, terrifié. En même temps, il se jeta en avant pour essayer de rattraper son chien.

Voyant cela, le garçon qui se tenait à quelques pas derrière lui eut un réflexe rapide. Il parvint à se ruer sur Pascal, à le prendre aux épaules et à le retenir, à la minute même où l'enfant allait se précipiter sous les roues du camion.

Il y eut un coup de frein brutal qui s'entendit à l'autre bout de l'avenue. Le camionneur mit la tête à la fenêtre et cria : « Petit malheureux ! C'est comme ça que les accidents arrivent ! »

«Pascal et Pedro» M. TIEBOLD

DEPART

Grosse-Tête se recula pour contempler son œuvre.

Une lueur de fierté s'alluma dans son œil. La sueur accrochait des gouttes luisantes à son front velu. Ses compagnons poussèrent des cris gutturaux, tambourinant le sol en manière d'ovation.

Se découpant dans le soleil levant, la silhouette effilée de la fusée pointait son nez vers le ciel orange. Les quatre volontaires, sous les vivats de la foule, grimperent les marches, en chaloupant, se retournèrent pour saluer avant de s'engouffrer dans le ventre de l'engin. Puis, on boucla la porte.

Grosse-Tête s'approcha de la plate-forme, brandissant une torche allumée. Le silence se fit dans la foule. On recula, on s'agenouilla. Une tension angoissée faisait palpiter les larges narines des spectateurs. Certains poussaient de petits cris plaintifs.

Grosse-Tête buta le feu.

Aussitôt, une formidable lueur jaillit. Un ronflement sourd roula en écho dans la vallée. Et la fusée se consuma en quelques instants.

Des pleurs s'élevèrent dans la foule. Des cris de rage et de déception se firent entendre. Même, des poings furent brandis vers Grosse-Tête.

C'était la dixième tentative ratée.

A chaque fois, la fusée s'était embrasée.

Alors, le savant se frappa le front contre un rocher, en proie à la plus vive agitation. Il venait de trouver la cause de ces échecs répétés.

Il lança d'un ton définitif à ses congénères :

- Il ne faut plus fabriquer de fusées en **BOIS** !

Et il ajouta :

- La prochaine sera en pierre, en pierre **POLIE** !

Robert Boudet

Le prince Olivier ne veut pas se laver

Il était une fois un roi, une reine et leurs deux enfants. Les habitants du pays étaient très fiers du roi Hubert, de la reine Isabelle et de la princesse Marinette, mais ils avaient un peu honte du prince Olivier.

Il était pourtant toujours gai, toujours prêt à rendre service. Il n'avait qu'un seul défaut, il ne voulait pas se laver ! Aussi l'avait-on surnommé le prince mal débarbouillé.

Le matin, la reine Isabelle lui disait en l'embrassant

- Prince Olivier, mon fils, il faut vous laver ! Vos joues sont toutes noires et vos mains toutes collantes !

Mais le prince répondait :

- Reine Isabelle, ma mère, pourquoi me laver, puisque je vais encore me salir en jouant dans le parc ?

A midi, le roi Hubert lui demandait :

- Prince Olivier, mon fils, vous êtes-vous lavé aujourd'hui ?

Et le prince Olivier lui répondait :

- Non, roi Hubert, mon père, je ne me suis pas lavé aujourd'hui. Mais je me suis lavé les pieds le mois dernier, c'est bien assez !

A l'heure du goûter, la princesse Marinette s'écriait :

- Quelle horreur ! Prince Olivier, mon frère, vous avez des poux et vos oreilles sont crasseuses !

Le prince Olivier essuyait sur sa chemise ses doigts pleins de chocolat et il répondait :

- Princesse Marinette, ma sœur, j'entends très bien avec mes oreilles. Alors, pourquoi les user en les lavant ?

Le voyage de Monsieur le Rat et de sa jeune femme.

- Monsieur le Rat et sa jeune femme se promènent dans leur petite barque sur le lac. Survient un poisson qui leur dit :

"Qui est dans cette barque?"

Le rat et sa jeune épouse.

- Laissez-moi monter, je suis le poisson-argenté."

Le poisson monte et tous trois continuent à naviguer.

Du rivage, une poule les appelle :

"Qui est dans cette barque?"

Le rat, sa jeune épouse et le poisson-argenté.

- Laissez-moi monter; je suis la poule-pondeuse-d'oeufs frais."

La poule monte et tous quatre continuent à naviguer.

- Bientôt un coq leur fait signe :

"Qui est dans cette barque?"

Le rat, sa jeune épouse, le poisson-argenté et la poule-pondeuse-d'oeufs frais.

- Laissez-moi monter; je suis le coq-chanteur-du-matin."

Le coq monte et tous cinq continuent à naviguer.

- Un cheval, qui broute dans un pré, s'approche du bord :

"Qui est dans cette barque?"

Le rat, sa jeune épouse, le poisson-argenté, la poule-pondeuse-d'oeufs frais et le coq-chanteur-du-matin.

- Laissez-moi monter; je suis le cheval-qui-hennit."

Le cheval monte et ils sont six à naviguer dans la petite coque.

- Alors le lourd chameau vient et leur dit :

"Qui est dans cette barque?"

Le rat, sa jeune épouse, le poisson-argenté, la poule-pondeuse-d'oeufs frais, le coq-chanteur-du-matin et le cheval-qui-hennit.

- Laissez-moi monter; je suis le lourd-chameau-porteur-de-gros-fardeaux."

Et le chameau essaie de monter. Il pose son pied dans la barque. Mais il est si lourd que la barque coule : tous les joyeux voyageurs tombent à l'eau et doivent regagner la rive à la nage.

Quel bain, pour tout le monde !

Contes de Tunisie

Les animaux musiciens

Il était une fois un âne que son maître avait chassé parce qu'il était trop vieux. Il s'en alla tristement sur le chemin et rencontra un chien affamé.

« Qu'as-tu, pauvre chien ? demanda l'âne.

- Mon maître m'a abandonné, répondit le chien.

- Alors, viens avec moi, proposa l'âne, nous serons musiciens.»

Un peu plus loin, ils virent un chat maigre qui avait l'air très malheureux. Ils lui dirent de venir avec eux et il accepta.

Au bout du chemin, un coq, debout sur une pierre, chantait d'une voix triste.

«Que t'arrive-t-il ? demandèrent l'âne, le chien et le chat.

- Ma maîtresse veut me faire rôtir, dit le coq en pleurant.

- Viens avec nous, tu seras musicien, répondirent en chœur les trois amis.»

Quand la nuit commença à tomber, ils aperçurent une lumière : c'était une petite maison.

" Allons voir, dit l'âne."

Par la fenêtre, les quatre amis découvrirent quatre voleurs.

«Chassons ces voleurs, dit le chien, et installons-nous pour l'hiver.»

Alors, le chien monta sur le dos de l'âne, le chat monta sur le dos du chien et le coq sur le dos du chat.

Tout le monde se mit à chanter à tue-tête.

L'âne se mit à braire : hi-han ! hi-han !

Le chien se mit à aboyer : ouah ! ouah !

Le chat se mit à miauler : miaou ! miaou !

Le coq se mit à chanter : cocorico ! cocorico !

Les quatre voleurs, effrayés par tous ces cris, se sauvèrent à toute vitesse.

Et nos quatre amis s'installèrent confortablement pour l'hiver.

La planète de la Vérité

Le texte qui suit a été recopié dans un livre d'Histoire en usage dans les écoles de la planète Flak, et parle d'un grand savant dénommé Brikabrak.

« Brikabrak : Fameux inventeur ayant vécu deux mille ans, actuellement conservé dans un frigidaire, d'où il se réveillera dans quarante-neuf mille siècles pour se remettre à vivre. Il était encore au berceau quand il inventa une machine à faire les arcs-en-ciel : cette machine marchait à l'eau et au savon, mais au lieu de faire de simples bulles il en sortait des arcs-en-ciel de toutes les tailles, que l'on pouvait suspendre d'un bout à l'autre du ciel et qui servaient à de nombreux usages, y compris à faire sécher le linge. A l'école maternelle, en bricolant deux petits bâtons, il inventa la chignole pour faire des trous dans l'eau : cette invention fut très appréciée des pêcheurs, qui l'utilisaient comme passe-temps quand le poisson ne mordait pas. Au cours élémentaire 1^{re} année, il inventa successivement : une machine à chatouiller les poires, une poêle à frire la glace, un pèse-nuages, un téléphone pour parler avec les cailloux, et enfin son célèbre marteau musical, qui jouait de très belles symphonies en plantant les clous. Il serait trop long d'énumérer toutes ses inventions. Citons seulement la plus spectaculaire, à savoir l'ordinateur à mensonge, qui fonctionnait avec des jetons. Chaque jeton permettait d'écouter quatorze mille mensonges. La machine contenait tous les mensonges du monde : les bons vieux mensonges du temps passé, les nouveaux mensonges à la mode et les mensonges-fiction encore imaginables dans le futur. Quand la machine eut fini de réciter tous les mensonges possibles, les gens furent obligés de dire toujours la vérité. C'est pourquoi la planète Flak s'appelle aussi : planète de la Vérité. »

La canne magique

Un jour, le petit Claude jouait dans la cour de son H.L.M. quand il vit passer dans la rue un beau vieillard aux lunettes d'or qui marchait tout courbé en s'appuyant sur une canne. Celle-ci, soudain, lui échappa des mains. Claude fut leste¹ à la ramasser et la tendit au vieil homme, qui lui dit en souriant :

- Merci, mais je n'en ai pas besoin. Je peux très bien marcher sans canne. Si elle te plaît, garde-la. [...]

L'enfant tapa deux ou trois fois la pointe par terre, puis, machinalement, enfourcha la canne, et voilà que soudain ce n'était plus une canne mais un cheval, un merveilleux poulain noir avec une étoile blanche sur le front, qui s'élança au galop autour de la cour, hennissant et soulevant des gerbes d'étincelles.

Lorsque Claude, stupéfait et un peu effrayé, réussit à mettre pied à terre, la canne était redevenue une canne. [...] « Je vais refaire un essai », décida Claude quand il eut repris son souffle.

Il enfourcha à nouveau la canne : plus de cheval cette fois, mais un chameau solennel qui traversait un immense désert. [...]

L'après-midi passa rapidement au rythme de ces jeux. Vers le 20 soir, Claude vit revenir le vieillard aux lunettes d'or. [...]

- Alors, elle te plaît, ma canne ? demanda-t-il en souriant à l'enfant.

Claude crut qu'il voulait la reprendre et la lui tendit en rougissant. Mais le vieil homme lui fit signe que non :

- Garde-la, garde-la. Que veux-tu que j'en fasse désormais ? Toi, tu peux voler avec, moi, je ne pourrais que m'y appuyer. Je m'appuierai au mur, ce sera pareil.

Et il s'en alla en souriant, car personne n'est plus heureux au monde qu'un vieillard qui peut faire un cadeau à un enfant.

Gianni Rodari, Histoires au téléphone © éd. Messidor-La Farandole.

PAS COMME LES AUTRES.

Toine est bossu et les gens se moquent bêtement de lui. Il raconte sa peine à la femme du patron :

Je vais vous dire Madame Rostaing : quand j'étais petit, mes parents m'adoraient, et surtout ma grand-mère. J'étais déjà comme je suis, naturellement, mais moi, je ne le savais pas. Je veux dire que je ne savais pas la différence qu'il y avait avec les autres : la bosse c'est traître, ça vous vient par derrière, on la voit pas... Chez les paysans, il n'y a pas d'armoire à glace, on ne se voit que dans les yeux de sa mère, et naturellement, on s'y voit beau. Et puis, un jour, un voisin qui était très gentil m'a dit : "Oh! le joli petit bossu!" J'ai demandé à ma grand-mère : qu'est-ce que c'est un bossu? Alors elle m'a dit: "C'est vrai que tu es un joli petit bossu, parce que tu as le dos un peu rond. Mais tu es beau quand même et c'est même à cause de ça qu'on t'aime bien plus que les autres." Alors, je lui ai demandé : "Qu'est-ce que ça veut dire un bossu?" Alors elle m'a chanté une vieille chanson. Je ne me rappelle pas la musique, mais les paroles ça disait comme ça :

*Un rêve m'a dit une chose étrange,
Un secret de Dieu qu'on a jamais su :
Les petits bossus sont de petits anges
Qui cachent leurs ailes sous leur pardessus
Voilà le secret des petits bossus...*

C'est joli, mais ce n'est pas vrai. Moi, jusqu'à dix ans, je l'ai cru. Je croyais que les ailes me poussaient. Et souvent, ma grand-mère me chantait la chanson, qui était beaucoup plus longue que ça.

.. Seulement les grands-mères, Madame Rostaing, c'est comme le mimosa, c'est doux et c'est frais, mais c'est une fleur fragile. Un matin, elle n'était plus là. Une bosse et une grand-mère, ça va très bien, on peut chanter. Mais un petit bossu qui a perdu sa grand-mère, c'est un bossu tout court.

Marcel PAGNOL (extrait de Naïs)

Le don du feu

Il y a bien longtemps, les dieux et les déesses de la Grèce antique vivaient dans des palais perchés au sommet de l'Olympe. Leur maître à tous s'appelait Zeus. Il était sage et très puissant, mais il lui arrivait de se montrer malveillant et de faire des bêtises. Lorsqu'il était en colère, ses doigts lançaient des éclairs et les autres dieux avaient peur de lui. Il avait épousé la déesse Héra, qui lui avait donné de nombreux enfants.

Au début, les dieux et les déesses régnaient sur un monde presque vide. De nombreux animaux s'y promenaient en liberté, mais aucun être humain n'y vivait. Les animaux avaient été créés par le dieu Épipiméthée, qui s'y entendait pour fabriquer toutes sortes de choses.

Un jour, Zeus demanda à Prométhée, le frère d'Épipiméthée, de créer des êtres humains pour peupler le monde.

Prométhée ramassa un peu de terre. Il s'en servit pour modeler des hommes et des femmes à l'image des dieux. Puis il souffla dessus, leur donnant la vie.

Les hommes étaient heureux sur terre, cependant, Zeus leur refusait le feu. Prométhée, qui aimait ses créatures s'attristait de les voir frissonner la nuit.

Il se rendit alors sur l'Olympe et, à la dérobée, il vola un morceau de bois brûlant dans le palais de Zeus. Il en fit don aux hommes et leur montra comment en tirer du feu. De ce jour, les hommes purent manger de la viande cuite et se réchauffer la nuit à la lumière d'un bon feu. Leur gratitude envers Prométhée serait éternelle.

Mais lorsque Zeus sentit le fumet de la viande qui rôtissait et lorsqu'il vit le feu rougeoier dans la nuit, il devina ce qu'avait fait Prométhée. Il se mit dans une rage terrible. « Prométhée, tu as osé me désobéir ? tonna-t-il. Tu seras puni. »

Zeus enchaîna Prométhée sur le flanc d'une énorme montagne. Chaque jour, un aigle descendait des hauteurs pour lui ronger le foie, et chaque soir, le foie se reconstituait. Prométhée souffrait terriblement, mais il ne pouvait mourir car c'était un dieu. Il lui faudrait rester là pendant des siècles jusqu'à ce que Zeus lui pardonne enfin son crime.

LE JOUEUR DE FLÛTE DE HAMELIN

Il y a bien des années, la ville de Hamelin fut dévastée par des rats; la terre en était noire, et les habitants risquaient de mourir de faim. On fit venir une armée de chats; mais pour mille rats tués, il en reparaissait dix mille !

Voilà qu'un certain vendredi se présenta à l'hôtel de ville un grand homme basané, sec, vêtu de rouge, et portant un chapeau de feutre noir.

Il offrit au bourgmestre ; moyennant cent ducats d'or, de délivrer la ville de ses rats. Vous pensez bien que le bourgmestre et les bourgeois acceptèrent.

Aussitôt l'étranger tira de son sac une flûte de bronze ; et, s'étant planté sur la place du marché, il commença à jouer un air étrange. Voilà qu'en entendant cet air, de tous les greniers et de tous les trous de murs, rats et souris, par centaines, par milliers, accoururent à lui. L'étranger, toujours flûtant, s'achemina vers le Weser, puis il entra dans l'eau suivi de tous les rats de Hamelin, qui furent aussitôt noyés...

Mais, quand il vint à l'hôtel de ville pour toucher sa récompense, le bourgmestre et les bourgeois réfléchirent qu'ils n'avaient plus rien à craindre des rats : ils offrirent à l'étranger dix ducats, au lieu des cent qu'ils avaient promis.

L'étranger réclama et menaça de se faire payer plus cher : les bourgeois firent de grands éclats de rire à cette menace; ils le mirent à la porte de l'hôtel de ville, l'appelant beau preneur de rats, injure que répétèrent les enfants de la ville en le suivant par les rues.

Le vendredi suivant, à l'heure de midi, l'étranger reparut sur la place du marché, mais cette fois avec un chapeau de couleur pourpre et de forme bizarre.

Il tira de son sac une flûte bien différente de la première. Dès qu'il eut commencé d'en jouer, tous les garçons de la ville, depuis six jusqu'à quinze ans, le suivirent et sortirent de la ville avec lui.

Le joueur de flûte entra dans une caverne et tous les enfants avec lui. On entendit quelque temps le son de la flûte ; il diminua peu à peu; enfin l'on n'entendit plus rien.

Les enfants avaient disparu, et depuis lors, on n'en eut jamais de nouvelles.

D'après Prosper MÉRIMÉE

La boule magique

Je ne sais qui a inventé cette histoire, mais je la trouve si curieuse que je vais tenter de la raconter à ma façon.

Un célèbre enchanteur chinois fut un jour appelé au palais.

« Trouvez-moi, lui dit l'empereur, quelque tour de magie si neuf, si extraordinaire que la cour en soit émerveillée : je marie ma fille dans un mois. »

L'enchanteur construisit une *sphère en argent* et la polit comme un miroir. Dans *cette sphère creuse* dont les deux moitiés s'emboîtaient à la perfection, il cacha un nain de ses amis. Après quelques essais heureux, il prévint le roi qu'il présenterait à la cour *une boule magique* douée du pouvoir de parler, de marcher, de sauter, de danser, de calculer, de tournoyer à son seul commandement.

Hélas ! le nain tomba gravement malade le matin même de la fête. Redoutant d'avoir la tête tranchée, car les colères de l'empereur étaient terribles, l'enchanteur avisa un petit garçon déguenillé qui jouait non loin du palais. Il l'appelle, lui glisse une bourse d'or dans la main, et, lui ayant fait jurer de garder le secret, il lui montre la façon de manœuvrer la boule. L'accord conclu, il lui indique l'heure où il pourrait s'y introduire sans être vu. Puis il rentre au palais pour assister au repas de noce.

Dans l'après-midi, toute la cour s'assembla autour d'une pelouse au milieu de laquelle étincelait *la sphère argentée*. L'enchanteur, très pâle, commanda solennellement à la boule de venir vers lui. *Celle-ci* obéit, et l'enchanteur se rasséra. Il lui ordonna ensuite les mouvements les plus variés, et, toujours, *la boule* s'exécutait avec une grâce, une promptitude qui charmaient les spectateurs. *Elle* finit même par saluer les hauts dignitaires qu'on lui nommait et par faire aux jeunes époux une révérence qui arracha des larmes à l'empereur.

Comblé de présents, l'enchanteur s'attarda jusqu'au départ des derniers invités. Il avait hâte de délivrer et de féliciter le petit garçon lorsque, à sa profonde stupéfaction, il le vit accourir, affolé :

« Pardon ! pardon ! Monsieur, gémit-il. Je n'ai pu arriver jusqu'ici et me cacher dans la boule comme je vous l'avais promis. Un garde m'a surpris au moment où je franchissais la haie et il m'a enfermé. Je viens seulement de réussir à m'échapper. »

Plus stupéfait encore, l'enchanteur se précipita vers la boule et l'ouvrit.

La boule était vide !

Les deux chèvres

Il y avait une fois une petite chèvre toute blanche avec quatre pattes blanches. Elle se promenait au bord d'un fossé.

Il y avait une autre petite chèvre toute noire, qui avait aussi quatre pattes blanches. Elle se promenait de l'autre côté du fossé. Et, sur le fossé, il y avait une planche pour passer ...

La petite chèvre blanche veut traverser le fossé. Elle va sur la planche. La petite chèvre noire veut aussi traverser le fossé. Elle va aussi sur la planche de l'autre côté.

Et voilà que les deux chèvres se rencontrent au milieu de la planche. Mais la planche était étroite. La petite chèvre blanche pouvait bien passer toute seule. La petite chèvre noire pouvait passer aussi toute seule. Mais les deux chèvres ne pouvaient pas passer toutes les deux ensemble.

Alors la chèvre blanche dit à la chèvre noire :

« Laisse-moi passer la première. »

La chèvre noire ne veut pas ; elle se fâche

« Non, c'est moi qui passerai la première. Retourne au bord du fossé pour me laisser passer. »

Mais la petite chèvre blanche ne voulait pas retourner. Elle voulait passer la première.

« Si tu ne me laisses pas passer, je le dirai à maman chèvre. Elle a de grandes cornes et elle viendra te corner !

- Eh bien ! moi, si tu ne me laisses pas passer, je le dirai à mon papa chèvre. Il viendra corner ta maman !

- Laisse-moi passer, ou je vais te donner un coup de tête !

- Non, je veux passer avant toi.»

Et la petite chèvre noire baissa la tête et donna un grand coup avec son front à la petite chèvre blanche. La chèvre blanche baissa aussi la tête et, pan ! elle donna aussi un coup avec son front.

Pan ! pan ! pan ! Les deux chèvres se poussaient avec leur tête. Et savez-vous ce qui arriva ? Elles se poussèrent bien fort et, patatras ! elles tombèrent toutes les deux dans le fossé.

Elles se firent bien mal sur les pierres du fossé. « Bê ! bê ! bê ! », Elles bêlaient tristement ; elles ne pensaient plus à se disputer.

Elles remontèrent sur le chemin en boitant et en bêlant, et retournèrent à leur bergerie, chacune de son côté.

Voilà ce qui arrive bien souvent lorsqu'on se dispute.

M.CAPUS

La boîte de pandore

Beaucoup d'hommes se réjouissaient que Prométhée leur ait fait don du feu. Cela déplaisait à Zeus, aussi décida-t-il de les punir.

Il demanda aux autres dieux de l'aider à fabriquer une femme spéciale. Celle qu'ils créèrent était très belle, très intelligente, et jouait de la musique comme personne. Zeus la baptisa Pandore.

Zeus fit alors appeler Epiméthée. « Je te donne cette femme, lui dit-il, en récompense d'avoir fabriqué tous les animaux de la terre. » Zeus offrit à Pandore et à Epiméthée une boîte verrouillée. « Prenez cette boîte et rangez-la dans un endroit sûr. Mais je vous préviens, ajouta-t-il, il ne faudra jamais l'ouvrir. »

Epiméthée remercia Zeus et se tourna vers Pandore. Elle était si belle qu'il en oublia la mise en garde son frère Prométhée : ne jamais accepter de cadeaux d'autres dieux. Il emmena Pandore et l'épousa sur l'heure.

Il rangea la boîte offerte par Zeus dans un recoin de sa maison.

Pandore était heureuse avec son mari. Le monde était un endroit merveilleux. Personne n'était jamais malade ni ne vieillissait. Personne n'était méchant.

Mais Pandore se demandait ce qui pouvait bien se trouver à l'intérieur de la mystérieuse boîte. Contenait-elle des bijoux, ou quelque autre objet précieux ? Et plus elle y pensait, plus elle brûlait d'envie de le découvrir.

« Jetons juste un petit coup d'œil à l'intérieur », suggéra-t-elle à Epiméthée, avec un sourire charmeur. « Non, car Zeus nous a interdit de l'ouvrir », répondit Epiméthée en fronçant les sourcils. Il aurait fait n'importe quoi pour rendre sa femme heureuse... sauf peut-être susciter la colère de Zeus. Tous les jours, Pandore suppliait Epiméthée d'ouvrir la boîte, mais toujours il refusait.

Un matin, Pandore profita de l'absence d'Epiméthée pour se glisser dans la pièce où était dissimulée la boîte. Elle la contempla longuement, puis se décida : elle allait l'ouvrir.

Elle brisa la serrure à l'aide d'un outil. Puis, osant à peine respirer, elle souleva lentement le couvercle. Mais avant même qu'elle puisse regarder à l'intérieur, il s'en échappa un hurlement terrible, un long sanglot de douleur. Elle recula d'un bond, épouvantée. De la boîte se mirent à sortir toutes sortes de calamités : la haine et la jalousie, la cruauté et la colère, la faim et la pauvreté, la douleur et la maladie, la vieillesse et la mort.

Pandore essaya bien de refermer le couvercle, mais il était trop tard. C'est alors que, discrètement, sans faire de bruit, en sortit l'espérance.

Les hommes connaîtraient désormais la souffrance et le malheur mais ils garderaient toujours espoir

LA CABANE

Sous la direction de Lebrac, leur chef incontesté, les écoïers du village construisent une cabane qui sera leur maison commune.

Les instincts bâtisseurs de Lebrac se révélèrent dans toute leur plénitude. Son cerveau concevait, ordonnait, distribuait la besogne avec une admirable sûreté et une irréfutable logique.

« Il faudra, dit-il, ramasser dès ce soir tous les morceaux de planches que l'on trouvera, les lattes, les vieux clous, les bouts de fer. » Il chargea l'un des guerriers de trouver un marteau, un autre des tenailles, un troisième un marteau de maçon; lui, apporterait une hachette, Camus une serpe, Tintin un mètre, et tous, ceci était obligatoire, tous devaient chiper clans la boîte à ferraille de la famille au moins cinq clous chacun, de préférence de forte taille, pour parer immédiatement aux plus pressantes nécessités de construction.

C'était à peu près tout ce qu'on pouvait faire ce soir-là. En fait de matériaux, il fallait surtout de grosses perches et des planches. Or le bois offrait suffisamment de fortes coudres droites et solides, qui feraient joliment l'affaire. Pour le reste, Lebrac avait appris à dresser des palissades pour barrer les pâtures, tous savaient tresser des claies et, quant aux pierres, il y en avait, dit-il, en veux-tu, en voilà ! « N'oubliez pas les clous surtout ! » recommanda-t-il.

Là-dessus, joyeuse, la bande s'en retourna lentement au village, faisant mille projets, prête à tous les vols domestiques, aux travaux les plus rudes, aux sacrifices les plus complets. « On fera une cheminée », disait Tintin.

- Des lits de mousse et de feuilles, ajoutait Camus. - Et des bancs, et des fauteuils, renchérissait Grangibus.

Ils s'endormirent fort tard, ce soir-là. Le palais, la forteresse, le temple, la cabane leur cerveau en ébullition. On n'eut pas besoin de les appeler pour faire lever et, bien avant l'heure de la soupe, ils rôdaient par l'écurie, la grange, la cuisine, le hangar afin de mettre de côté les bouts de planches et de ferrailles qui devaient grossir le trésor commun. Les boîtes à clous paternelles subirent un terrible assaut. Chacun voulant se distinguer et montrer ce qu'il pouvait faire, ce ne fut pas seulement deux cents clous que Lebrac eut le soir à sa disposition, mais cinq cent vingt-trois bien comptés. Toute la journée, il y eut, du village au gros tilleul et aux murs de la Saute, des allées et venues mystérieuses de gaillards aux blouses gonflées, à la démarche pénible, aux pantalons raides, dissimulant entre toile et cuir des objets hétéroclites qu'il eût été fort ennuyeux de laisser voir aux passants.

La guerre des boutons de Louis Pergaud

L'ALPHABET DE MONDO

Mondo, un jeune vagabond, se lie d'amitié avec un vieil homme qui nettoie la plage chaque matin. Le vieil homme lui apprend à lire à sa manière.

"Je voudrais que vous m'appreniez à lire et à écrire, s'il vous plaît", dit Mondo.

Le vieil homme restait immobile, mais il n'avait pas l'air étonné.

"Tu ne vas pas à l'école ?"

"Non monsieur", dit Mondo.

Le vieil homme s'asseyait sur la plage, le dos contre le mur, le visage tourné vers le soleil. Il regardait devant lui, et son expression était très calme et douce, malgré son nez busqué et les rides qui coupaient ses joues. Quand il regardait Mondo, c'était comme s'il voyait à travers lui, parce que ses iris étaient si clairs. Puis il y avait une lueur d'amusement dans son regard et il dit :

"Je veux bien t'apprendre à lire et à écrire, si c'est ça que tu veux." Sa voix était comme ses yeux, très calme et lointaine, comme s'il avait peur de faire trop de bruit en parlant.

"Tu ne sais vraiment rien du tout ? "

"Non monsieur", dit Mondo.

L'homme avait pris dans son sac de plage un vieux canif à manche rouge et il avait commencé à graver les signes des lettres sur des galets bien plats. En même temps, il parlait à Mondo de tout ce qu'il y a dans les lettres, de tout ce qu'on peut y voir quand on les regarde et quand on les écoute. Il parlait de A qui est comme une grande mouche avec ses ailes repliées en arrière ; de B qui est drôle, avec ses deux ventres, de C et D qui sont comme la lune, en croissant et à moitié pleine, et O qui est la lune tout entière dans le ciel noir. Le H est haut, c'est une échelle pour monter aux arbres et sur le toit des maisons ; E et F, qui ressemblent à un râteau et à une pelle, et G, un gros homme assis dans un fauteuil ; I danse sur la pointe de ses pieds, avec sa petite tête qui se détache à chaque bond, pendant que J se balance ; mais K est cassé comme un vieillard, R marche à grandes enjambées comme un soldat, et Y est debout, les bras en l'air et crie : au secours ! L est un arbre au bord de la rivière, M est une montagne ; N est pour les noms et les gens saluent de la main, P dort sur une patte et Q est assis sur sa queue ; S, c'est toujours un serpent, Z toujours un éclair ; T est beau, c'est comme le mât d'un bateau, U est comme un vase. V, W, ce sont des oiseaux, des vols d'oiseaux ; X est une croix pour se souvenir.

Avec la pointe de son canif, le vieil homme traçait les signes sur les galets et les disposait devant Mondo.

J-M G Le Clézio, Mondo et autres histoires, © Gallimard, 1978.

Nombre de mots : 454

Le lion et le petit chien.

Il y avait à Londres une ménagerie que l'on pouvait visiter soit en prenant un billet, soit en remettant au contrôle, au lieu d'argent, des chiens et des chats qui servaient de nourriture aux animaux.

Un pauvre homme qui n'avait pas d'argent voulut, un jour, voir des bêtes féroces. Il attrapa un petit chien dans la rue et le porta à la ménagerie. On le laissa entrer. Quand au petit chien, on le lui prit et on le jeta dans la cage du lion pour qu'il en fît son repas.

Le petit chien mit sa queue entre ses pattes et se blottit dans un coin. Le lion alla vers lui et le flaira un instant. Le petit chien s'était mis sur le dos, les pattes en l'air, et agitait sa queue.

Le lion le tâta de la patte et le remit d'aplomb.

Le petit chien se redressa et fit le beau.

Le lion le suivait des yeux, portant sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche et ne le touchait pas.

Quand le gardien de la ménagerie lui eut lancé sa ration de viande, le lion en déchira un petit morceau qu'il laissa pour le petit chien.

Vers le soir, quand le lion se coucha pour dormir, le petit chien se coucha près de lui et mit sa tête sur sa patte.

Depuis lors, le petit chien ne quitta pas la cage du lion. Le lion le laissait tranquille et, quelquefois, jouait avec lui.

Un jour, un monsieur qui était venu voir la ménagerie déclara qu'il reconnaissait le petit chien, qu'il était à lui et demanda qu'on le lui rendît. Le directeur de la ménagerie y consentit; mais dès qu'on se mit à appeler le petit chien pour le tirer hors de la cage, le lion se hérissa et rugit.

Le lion et le petit chien vécurent une année entière dans la même cage. Un jour, le petit chien tomba malade et mourut. Le lion refusa alors de manger; il ne cessait de flairer le petit chien et de le toucher de sa patte pour le caresser.

Quand il eut compris que son compagnon était mort, il bondit, hérissa son poil, se frappa les flancs de sa queue, se jeta sur les barreaux et se mit à ronger les verrous de sa cage et à mordre le plancher. Sa fureur dura toute la journée. Il se précipitait de tous les côtés en rugissant. Vers le soir seulement, apaisé, il se coucha à côté du petit chien mort. Le gardien voulut enlever le cadavre; mais le lion ne laissait approcher personne.

Le directeur pensait calmer le chagrin du lion en mettant dans la cage un autre petit chien vivant. Sur l'heure, le lion le mit en pièces. Puis il prit le petit chien mort entre ses pattes et cinq jours durant il resta couché en le tenant ainsi embrassé.

Le sixième jour, le lion mourut.

Tolstoï.

le serpent arc-en-ciel.

C'était lors d'une vague de chaleur d'une gravité exceptionnelle. On étouffait littéralement. L'air chaud vibrait sur la prairie roussie, les lacs et rivières étaient à sec, les sources tariées. Bêtes et gens cherchaient un abri précaire à l'ombre des maigres feuillages. Les habitants d'un coin particulièrement touché se lamentaient : "Hélas, nous en périrons tous !" "Les troupeaux nous quittent. Ils vont à la recherche de l'eau !" "Les poissons sont partis avec la dernière eau de nos rivières". "Les roses elles-mêmes ne nous laisseront pas une graine à croquer. Elles se fanent toutes avant même de s'épanouir".

Ces lamentations émurent un petit serpent à écailles. Ce n'était pas un serpent ordinaire. Sortant de sa cachette, il s'adressa d'une voix humaine à ces gens désolés, et ils en furent assez surpris. Le serpent leur dit tout de go : "J'ai de grands pouvoirs magiques, et j'ai décidé de vous venir en aide. Tout ce que vous aurez à faire, c'est de me jeter dans le ciel". "Mais tu vas retomber et te briser l'échine", répondit le sorcier du village. Il était considéré comme le plus grand magicien de la région, et le serpent ne lui inspirait aucune confiance. Puis, il craignait la concurrence ! "Je ne vais rien me briser du tout !" repartit le serpent. "Je m'accrocherai au ciel avec mes écailles, et en même temps j'y gratterai un peu de pluie et de neige à votre intention. La prairie, là-haut, est en glace bleue". Le sorcier n'abandonnait pas son opposition: "Mais tu es bien trop petit !" protestait-il encore. "Qu'à cela ne tienne ! Je peux ramper d'un bout à l'autre de l'horizon. Allez-y, lancez-moi de toutes vos forces, aussi haut que vous le pourrez !"

Le sorcier ne souffla plus mot, mais saisissant le serpent qui s'était lové, il lança rageusement vers le ciel, de toutes ses forces, comme pour s'en débarrasser à jamais. Dans son envol, le serpent se déroula. Il devenait de plus en plus long. Il s'étira tellement qu'à la fin sa tête et sa queue touchaient à la terre, de chaque côté de l'horizon, tandis que son épine dorsale s'incurvait en suivant la voûte céleste. Il se trémoussait un peu pour gratter la glace du ciel avec ses écailles. Comme il grattait tant et plus, son corps se mit à changer de couleur, passant du rouge au jaune, au vert, au bleu, au violet.

La glace du ciel commença à fondre, et les gouttes de pluie tombèrent sur la terre, en ondée bienfaisante. Tout renaissait. L'eau revenait dans les rivières, les sources chantaient, les animaux revenaient vers le sol natal, les roses s'épanouissaient. Et les Indiens ? Dans leur joie, les Indiens levèrent le visage vers le ciel. Ils laissaient la pluie arroser leurs corps et leur redonner la vitalité. Et, sous la douche céleste, ils se mirent à danser en l'honneur du serpent qui, depuis ce jour-là, continue à incurver son corps élastique, tel un ruban coloré, chaque fois qu'il pleut, un jour de soleil.

Contes des indiens d'Amérique

La tapisserie d'Arachné

Arachné excellait dans l'art de tisser. Assise devant son métier à tisser, elle souriait et chantait en travaillant. Les habitants de son village et de tout le pays venaient admirer son travail. Arachné adorait leurs compliments et ne tarda pas à être très satisfaite d'elle-même.

« Je tisse des motifs encore plus jolis que ceux de la déesse Athéna, se vanta-t-elle auprès d'une vieille femme.

- Chut ! Athéna pourrait t'entendre, murmura la vieille femme.

- Je m'en moque », répondit Arachné tout haut.

Chacun savait combien il était dangereux de parler des dieux et des déesses. S'ils entendaient quelque chose qui leur déplaisait, il leur arrivait de se venger.

Et comme de juste, Athéna apparut à l'entrée de la maison d'Arachné. Surprise, Arachné abandonna son ouvrage, alla s'agenouiller devant la déesse du tissage et leva les yeux vers elle avec fierté.

« Je crois t'avoir entendue prononcer mon nom, dit Athéna. Je suis venue voir ton travail. » Elle souriait, mais sa voix était si glacée que les spectateurs de la scène s'enfuirent terrifiés. Athéna regarda la tapisserie sur le métier.

« Je dois admettre que tu tisses très bien, déclara-t-elle.

- Pourrais-tu faire mieux ? demanda Arachné avec audace.

- C'est ce que nous allons voir, répondit Athéna. Je te propose un petit concours, juste entre toi et moi. »

Athéna et Arachné se mirent à l'œuvre. Elles tissèrent des jours durant, utilisant les couleurs les plus éclatantes pour tisser les motifs les plus ravissants. Lorsqu'elles eurent enfin terminé, elles posèrent chacune leur ouvrage, l'un à côté de l'autre. On se pressa pour venir les admirer et tenter de décider lequel des deux était le plus réussi.

Athéna contempla en silence les deux magnifiques tapisseries. Puis elle se mit à hurler de rage. Elle n'était pas prête à l'admettre, mais la tapisserie d'Arachné était plus réussie que la sienne. Elle s'en saisit et la déchira avec fureur.

« Puisque tu tisses si bien, lança-t-elle à Arachné terrifiée, tu tisseras pour l'éternité et personne ne voudra de tes tapisseries. »

Elle tapota l'épaule d'Arachné, et cette dernière s'écroula sur le sol. Sous les yeux horrifiés de la foule, la jeune fille se ratatina jusqu'à ne plus être qu'une petite tache noire. Il lui poussa huit pattes et elle fila se réfugier dans un coin sombre. Athéna avait transformé l'audacieuse Arachné en araignée. Depuis ce jour, Arachné et ses nombreuses descendantes tissent des toiles magnifiques. On voit parfois celles-ci dans les coins poussiéreux ou dans les jardins, au petit matin, couvertes de rosée étincelante.

Le CH... de chat

Il était une fois un chien qui aimait bien les chats. Il leur offrait un peu de sa soupe, jouait avec eux aux osselets, et même, il lui arrivait de les accueillir dans sa niche. Malheureusement, il y avait quelque chose qu'il n'aimait pas, c'était le « CH » de CHat.

Si, par malheur, quelqu'un passait en disant : « Un CH... Chat ! », on voyait les oreilles du chien se dresser au carré, ses poils se hérissier, et il se mettait à courir comme un fou au milieu des massifs. Alors, les chats qui dormaient bien tranquillement dans ses pattes se voyaient obligés de déguerpir en vitesse. Cela ne leur plaisait pas du tout ; aussi, ils lui tournèrent le dos, et le pauvre chien, qui se retrouvait tout seul, se sentit bien malheureux. Un jour, cependant, il rencontra une petite siamoise qui avait perdu ses maîtres et qui ne savait pas où aller.

- Venez donc à la maison, lui dit-il. J'ai une bonne soupe, et aussi de la joue de bœuf.

- De la joue de bœuf ! s'exclama la petite. Oh ! comme c'est gentil. Ensemble, ils partirent, partagèrent le repas, et la petite chatte se trouva si bien chez le chien qu'elle y resta.

De son côté, le chien ne savait pas quoi faire pour se rendre aimable. Il la présenta à ses maîtres, on lui donna un beau coussin bleu qu'on installa dans la niche du chien... Tout était donc pour le mieux. Mais voilà qu'un jour un galopin farceur passa en criant :

Le CH... CHat, le CH... CHat!

Du coup, le chien, qui jouait aux osselets avec la petite siamoise, lit un bond de plusieurs mètres, et se mit à la poursuivre en criant :

Courez, courez ! Sinon, je vais vous piétiner !

Mais qu'est-ce qui vous prend? demanda la petite.

Taisez-vous et courez ! Courez, vous dis-je !

La chatte ne se le fit pas dire deux fois. En trois bonds, elle avait atteint la grille et disparaissait dans la rue.

Resté seul, le chien se sentit si triste qu'il se mit à hurler.

Et voilà, pensa-t-il, elle aussi, elle est partie. Comme les autres... Ah ! que je suis donc malheureux.

Mais la petite n'était pas partie, elle avait sauté sur le tilleul des voisins et observait le chien.

Hep, dit-elle, chien ! Que s'est-il passé ?

Ah, dit le chien en levant la tête, figurez-vous...

Et il lui raconta son étrange maladie et les ennuis que cela lui causait. « Encore, ajouta-t-il, si vous étiez un oiseau ou un rat ce ne serait pas pareil. Mais pensez donc : CH... CHat! Tenez, rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule ! »

On pouvait voir en effet ses poils se dresser.

La petite chatte réfléchit un moment et, finalement, un sourire éclaira ses babines.

Écoutez, dit-elle, j'ai une idée. On ne peut pas changer de nom maintenant, un chat est un chat (elle se reprit aussitôt car déjà les oreilles du chien se dressaient au carré), enfin je veux dire un minet est un minet. Mais je crois qu'on pourra s'arranger quand même. Cet arbre m'a donné l'idée d'un jeu. Si vous voulez bien, la prochaine fois, on essayera.

Son idée, c'était le jeu de chat perché. Les règles étaient les suivantes quand le chien ressentait ses irrésistibles envies de courir, la chatte devait se percher le plus haut possible, sur un arbre de préférence, et le chien devait essayer de l'attraper. Mais, bien sûr, ce n'était pas de jeu, car elle grimpait bien mieux et courait plus vite. Cependant, le chien accepta de jouer.

Et, le lendemain, quand un galopin passa en criant : « CH... CHat... », on vit la petite siamoise courir à toute allure et se percher sur le lilas, tandis que le chien tournait en rond autour du tronc.

Ah! disait-il, quelle bonne idée, que ce jeu est amusant ! Ainsi est né le jeu de chat perché, et tous les chats et les chiens savent maintenant y jouer.